JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR . JUNIOR

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

LE PORTEUR DE PIERRES

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

casterman

ROMANS

Extrait de la publication
www.centrenationaldulivre.fr

Le porteur de pierres

Un roman de Jean-François Chabas
Illustré par David Sala

Jean-François Chabas a exercé de nombreux métiers avant de se consacrer à l'écriture qui, très vite, lui a fait rencontrer un grand succès. Récit fort, émouvant, *Le porteur de pierres* est son seizième roman chez Casterman.

JUNIOR / DÈS 10 ANS

AVENTURES

« On eût dit, à cet instant, qu'un marionnettiste avait tiré de concert sur les fils de leurs mâchoires : tous bouche bée, devant le petit qui portait une pierre aussi grosse que lui. Il la reposa, et mit ses mains sur ses hanches, ponctuant son exploit d'un "Hey!" satisfait. »

L'intelligence de Seamus restera toujours celle d'un enfant. Mais avec sa force et sa beauté, il ne cesse d'étonner sa famille et son entourage. Jusqu'au jour où le destin les mêle malgré eux à l'histoire tourmentée de leur pays, l'Irlande...

Non à la violence !

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
Aux éditions Casterman

Dans la collection Romans :

Barbak l'étrangleur
Prix Tatoulu 1999

Pauvre Alfonso !

Une moitié de wasicun
Prix Saint-Dié jeunesse

Vieille Gueule de papaye
Prix jeunesse d'Eaubonne

Nisrine et Lucifer

Les secrets de Faith Green
Tam-Tam "Je bouquine" 1998
Prix du livre d'or des jeunes lecteurs de Valenciennes 1999
Prix des lecteurs du collège Pablo-Neruda de Bègles 1999
Prix "Été du livre" jeunesse de Metz 1999
Prix du roman historique de poitiers 1999
Prix littéraire du collège de Bayeux 1999
Grand prix des jeunes lecteurs de la PEEP 1999
Prix des incorruptibles 1999
Prix Chronos Suisse 2000
Prix des jeunes lecteurs, Thoigny -sur-Marne, 2000
Prix "Plaisir de lire", Auxerre, 2000
Prix Versele 2000 (catégorie 5 chouettes)
Prix Mange-livres de Carpentras 2000
Prix Auvergne-Sancy 2001

Des crocodiles au paradis

La deuxième naissance de Keita Telli

Ba
Prix "Graine de lecteurs" de Billère 2001

Trèfle d'or

Les frontières

Teri-Hate-Tua

Les Hermines

L'Esprit des glaces

Circé

Dans la collection Albums Duculot :

Les chalets de fer

AVENTURES

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

LE PORTEUR DE PIERRES

ILLUSTRÉ PAR DAVID SALA

ROMANS

casterman

Extrait de la publication

Pour Nathalie Hanten, à la si précieuse gentillesse.

Extrait de la publication

1

Plumes d'ange

J'ai eu sept frères et sœurs. Tous ont disparu aujourd'hui, et mes parents, bien entendu, et mes oncles, mes tantes, mes amis car je suis un très vieil homme.
Les années qui me restent – peut-être sont-elles plus nombreuses qu'on ne le croit alentour, car pour quelque raison obscure je garde une santé de fer –, ces années sont dévolues au passé. Je me remémore la famille que j'ai tant aimée, et mon souvenir revient toujours à mon plus jeune frère, mon très cher Seamus, le porteur de pierres.

Les choses commencèrent mal entre nous. C'est que jusqu'alors j'avais été le benjamin ; en tant que petit

Extrait de la publication

dernier je bénéficiais des attentions particulières de mes parents, et les plus âgés de mes frères et sœurs me couvaient également. Un minuscule souverain en son royaume.

Quelle ne fut pas mon horreur lorsque ma mère tomba enceinte une dernière fois, à l'âge de quarante-cinq ans. Je venais de fêter mon quatrième anniversaire. Dans le cas qui nous occupe on ne saurait parler de jalousie, mais bien d'une colère froide. Je n'étais pas prêt à me laisser voler ma place. Le temps que dura la grossesse de ma mère, je fulminai et fourbis les armes de mon imagination. Je crois que je pensai, qu'on me pardonne, à tuer l'enfant qui viendrait à naître.

Cette époque ne permettait pas de connaître le sexe du fœtus et je dus attendre la naissance si peu désirée pour apprendre que j'avais un frère. L'espèce de gargouille violette et fripée qu'on me présenta – ma mère avait accouché à la maison, ainsi que cela se faisait, et je vis l'enfant très peu de temps après qu'il eut été mis au jour – me donna l'espérance d'une première vengeance : il serait laid comme un babouin. Mais dès le lendemain, Seamus se parait de sa grâce, de cette beauté singulière qui alla croissant. Ses cheveux étaient d'un blond cendré, presque blanc, et ses yeux bleu marine. Beaucoup

Extrait de la publication

de nourrissons, m'a-t-on dit, naissent avec les yeux bleus et les cheveux blonds, et cela change avec l'âge. Mais mon frère garda toute sa vie ses plumes d'ange et son regard de saphir. Il est bien difficile de décrire un être. Chacun s'en fera une image, à travers le prisme de sa personnalité, et de ce qu'il connaît. Les photos non plus ne rendent pas justice à mon frère. On voit qu'il est beau, certes, mais rien ne peut faire comprendre ce qu'on ressentait en sa présence. Il me suffira de dire que tous ceux qui l'ont un jour rencontré, les femmes en particulier, s'en sont trouvés marqués comme d'une brûlure. On le voyait en passant, on ne l'oubliait plus.

Quelques mois après sa naissance, je lui mordis la main, assez fort pour y laisser des traces. Cependant Seamus n'eut pas de réaction. Il ne pleura même pas. J'en perdis toute satisfaction et recommençai. Je voulais le voir souffrir. Rien, encore, à part une seconde marque.

Mon père s'en rendit compte à peine une demi-heure plus tard, lorsqu'il rentra du travail. Ma mère était occupée par sa lessive, et je me dois d'avouer qu'on m'avait confié la garde de mon frère. Je ne pus nier, simplement parce que j'étais le seul à avoir jamais manifesté une hostilité morose envers le

Extrait de la publication

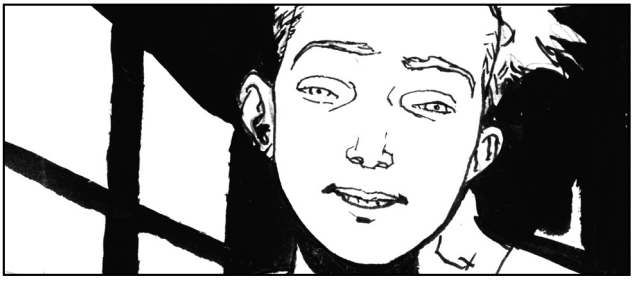
nouveau benjamin, et parce que les dimensions de la morsure dénonçaient ma petite denture. Je n'eus d'ailleurs rien à expliquer. Mon père n'était pas idiot. Et pour la première et dernière fois de sa vie, il frappa un de ses enfants, c'est-à-dire qu'il me donna une gifle qui me coucha en travers d'une chaise. Puis, j'en fus plus que tout épouvanté, il alla fermer le loquet de la chambre et revint vers moi.

— Erwan, me dit-il, je ne me fatiguerai pas à décrire ta propre conduite ; nous savons l'un comme l'autre ce qu'il en est. Mais si tu recommences, tu quitteras cette maison. Nous te trouverons une famille.

Il rouvrit la porte et rejoignit ma mère.

On peut juger que cette attitude était bien excessive, à l'égard d'un enfant de quatre ans. Mais je crois que mon père savait déjà que quelque chose n'allait pas, chez Seamus ; un amour extrême provoque une grande attention, qui relève plus de l'instinct que de la raison. Un étranger n'eût rien décelé d'anormal chez ce si jeune bambin. Pourtant, je le sais, le ciel de ma mère et mon père se couvrit bien avant que nous eussions la preuve des troubles de mon frère.

Extrait de la publication



2

On chante, on se tue

Les capacités mentales de Seamus ne dépassèrent jamais celles d'un enfant de cinq ou six ans. Souvent un grave handicap cérébral se manifeste par d'étranges attitudes physiques, le corps bancal suivant des ordres confus. Cela fut épargné à mon frère. L'horloge s'était arrêtée, voilà tout. Tant qu'il n'ouvrait pas la bouche ou qu'il ne se trouvait confronté à une situation qui lui échappait, Seamus offrait toutes les apparences de la normalité. Il était élégant, même, se déplaçant ou se lovant, se déployant à la manière d'un animal un peu indolent. Je parle ici de la période de sa véritable enfance, alors que j'étais moi-même adolescent.

Nos rapports avaient changé du tout au tout, et ce fut dû à cette histoire de morsure. Bien plus que la

menace de mon père, le grand désarroi que j'avais lu dans les yeux de cet homme d'ordinaire si paisible m'avait marqué. J'avais conçu, dans ma cervelle de morveux satisfait, que seule une calamité, une sombre malédiction planant au-dessus de la tête de mon petit frère pouvait provoquer tant d'inquiétude. Et nous, les Celtes, ne raillons pas les malédictions. Aussi, dans un rétablissement acrobatique propre aux souplesses de mon âge, m'étais-je aussitôt érigé en défenseur et tuteur de Seamus.

Pour expliquer ce qu'il advint, il me faut parler de l'histoire de notre pays, l'Irlande. J'ai dit que j'étais un vieil homme : imaginez qu'à ma naissance, en août 1910, l'Irlande tout entière appartenait à la couronne britannique. Je ne me lancerai pas dans une description précise des événements politiques passés et présents. Le sang a coulé en longues rivières sinistres.
Et pour ne rien taire il faudrait un livre entier, de l'épaisseur d'une bible, chacun des habitants de notre île ayant son propre chapitre à y inscrire. Je me bornerai à dire que les Anglais nous imposaient leur morgue et leur violence, mais que parmi ceux des Irlandais qui les combattaient aux fins de recouvrer la liberté, il n'y avait pas que des vertueux. Ajoutez à

cela, et ce n'est aucunement la part la moins grave, la haine maladive qui séparait et sépare encore de nos jours les catholiques et les protestants, pourtant tous bons Irlandais ; on avait, dans ce chaudron de l'enfer, peu de chances de vivre en paix.
Ma famille était catholique, mais sans aucun fanatisme. Mon père autant que ma mère réprouvaient la violence, et huit enfants à nourrir avec les seules ressources de quelques animaux de ferme, d'un petit terrain à cultiver près de Galway, à l'extrême ouest, près de l'Atlantique, c'était plus qu'il n'en fallait pour occuper l'esprit. Personne chez nous n'alla chercher les coups. Mais la période qui nous vit grandir, Seamus et moi, fut agitée.

Nous, les Irlandais, sommes un peuple étrange. La plus grande sauvagerie cohabite dans nos veines avec le goût de la fête et celui de l'amitié. On s'amuse, on chante, et puis il arrive qu'on se tue.
Je me souviens que le jour de mes dix ans, un commando de l'IRA massacra dix-sept soldats anglais à Cork, dans le sud. La ville fut incendiée en représailles, et son maire, qui s'appelait Terence Mc Swiney, mourut après une longue grève de la faim. Ainsi – et c'est pour moi l'exact symbole de ce que j'ai toujours vécu sur notre île – en cette

Extrait de la publication

journée se mêlèrent la joie de mon anniversaire, et la consternation de la nouvelle qui nous parvint au soir. Cork n'avait pas encore été incendiée, le maire, bien entendu, n'était pas mort d'inanition, mais de ces dix-sept Anglais, on savait qu'il faudrait bien payer la perte.

Cette année fut celle de la partition Nord-Sud, le Nord demeurant sous domination britannique. L'IRA n'accepta pas ce morcellement et ce fut la guerre civile. Je m'arrêterai là, me contentant d'expliquer, pour finir, que ma famille et moi, à Galway, faisions partie de ceux qui vivraient désormais sur la terre de l'Irlande libre.

Si, comme je l'ai dit, mes parents refusaient d'entendre parler de ces déchirements, que dire de Seamus ? Lui n'avait rien à refuser ; toute forme de hargne ou d'antagonisme lui était inconnue.

La première fois que je le vis manifester ce penchant, je me la rappelle très bien, et c'est pourtant ancien. Il avait sept ans, et moi onze. Sur le chemin de l'école de Galway, où ceux de mes frères et sœurs qui ne travaillaient pas encore, et Seamus et moi parcourions à pied quatre kilomètres, nous rencontrions souvent les sœurs O'Brian. Deux horribles pestes jolies comme des cœurs et cruelles comme

Extrait de la publication

une brassée de scorpions. (Le fait qu'elles aient avec une admirable constance refusé mes avances n'est peut-être pas entièrement étranger à ce jugement.)

Ce jour-là, il pleuvait comme il peut pleuvoir chez nous, le tout accompagné de bourrasques qui eussent rendu grotesque l'utilisation d'un parapluie que d'ailleurs nous ne possédions pas. Nous étions seulement équipés de petits cirés rapiécés que ma mère avait achetés dans une boutique d'occasions du port. Les filles O'Brian avaient des imperméables rouges à capuches. Elles débouchèrent du chemin de traverse qui menait à la maison de leur père – un métayer, rendez-vous compte, quelqu'un d'important pour les misérables que nous étions.

Je crois qu'elles avaient à peu près mon âge, un peu moins sans doute, neuf ou dix ans. Onze mois seulement les séparaient. Belles comme des succubes, même avec leurs cheveux plaqués sur le visage.

— Bonjour Maureen, bonjour Faith, leur dit Seamus.

Il avait une voix douce et un physique gracile ; avec sa toison bouclée et ses yeux, on l'eût facilement déguisé en fille.

Est-il nécessaire de préciser que les O'Brian détournèrent le regard devant cette espèce de demi-garçon, si ridiculement jeune en comparaison de leur

grand âge, si misérable en regard de leur condition sociale ? Seamus resta planté sous la pluie tandis que, levant le menton, les sœurs lançaient leurs souliers haut dans les flaques. J'allais lui recommander de ne pas faire attention à ces bêcheuses quand je le vis qui s'approchait d'une énorme pierre, sur le bord du chemin. Il l'empoigna, et la souleva. Je sentis les poils de mon bras se hérisser sous la laine écrue de ma veste, et Seamus cria :

— Faith ! Maureen ! Je suis très fort !

Il avait mis beaucoup d'énergie dans son hurlement. Tout le monde se retourna ; les O'Brian, et mes frères et sœurs. On eût dit, à cet instant, qu'un marionnettiste avait tiré de concert sur les fils de leurs mâchoires : tous bouche bée, devant le petit qui portait une pierre aussi grosse que lui. Il la reposa, et mit ses mains sur ses hanches, ponctuant son exploit d'un « Hey ! » satisfait.

La pierre devait être creuse. J'y allai, et m'efforçai de la décoller du sol.

— Je suis fort, lança Seamus.

— Ouais, tu l'as déjà dit, grinçai-je en m'acharnant sur la pierre qui ne bougeait pas. Merde.

— C'est pas bien, les gros mots. Maman l'a dit.

— Hiiignpff ! Arthur ! Connor ! Venez voir !

Ils étaient les plus âgés de mes frères présents sur ce

chemin. Douze et quatorze ans. Connor aidait déjà mon père aux champs, c'était sa dernière année à l'école et il avait des avant-bras gros comme des jambons.

— Aidez-moi !

Connor n'aimait pas la pluie – ce qui est une tare sérieuse pour un Irlandais. Elle le mettait de mauvaise humeur. Autant dire qu'il faisait grise mine un jour sur deux.

— Pousse-toi. Pas envie de faire l'abruti sous la flotte. On va régler ces âneries.

Il se pencha sur la pierre, pliant les jambes comme les garçons de son âge, déjà habitué aux lourdes charges de la ferme.

Alors il devint rouge, puis violet, puis son visage vira au bleu, ce qui était assez effrayant ; il réussit à soulever la pierre de quelques centimètres, la laissa retomber dans la boue, salissant encore plus le bas de son pantalon. Enfin, se tenant le dos il fit face à Seamus et le toisa avec appréhension.

3

Le satyre

Les sœurs O'Brian, colportant le spectacle avec l'énergie des authentiques pipelettes, établirent chez les filles de l'école la réputation de mon petit frère. Elles furent aussi ses premières admiratrices. De tout temps et partout la force a impressionné, mais à cette époque où les moteurs étaient rares et dans ce milieu de travailleurs manuels, un colosse jouissait d'une belle renommée. Pour peu qu'il fût doté de l'extraordinaire beauté de mon frère, il en devenait un héros.

D'habitude, les hommes forts sont épais et sanguins, ces caractéristiques physiques se dessinant dès le plus jeune âge. Non seulement l'apparence de mon frère était normale, mais il en allait de même, si j'ose dire, de sa consistance. Après cette première pierre,

je l'avais palpé sous toutes les coutures, à la façon d'un maquignon examinant un cheval suspect, mais ses muscles étaient faits, selon toute vraisemblance, de la même matière que les miens. Ne pouvant aller jusqu'à la dissection, j'en étais resté là.

Les ressources d'énergie de Seamus, dissimulées dans le corps d'un elfe de sept ans, avaient à voir avec la magie ; il ne pouvait en être autrement. Mon petit frère, Seamus O'Mahoney, devint la gloire des campagnes de Galway. « À vingt ans il portera un mulet sur chaque épaule, disait-on, oui, et une enclume sur la tête avec ça ! »

Mais Seamus refusait de rien soulever, fût-ce un gravillon, si ce n'était pour une jolie fille. Cette dernière le lui demandant avec un sourire, il cherchait une pierre. Car, qu'on ne m'interroge pas quant à ce qui se passait sous le crâne de mon petit frère, il fallait que ce fût une pierre. Il ne lui arriva que très rarement, et à contrecœur, de coucher sur son dos une charrette ou une bille de bois. Encore celle qui le lui demandait devait-elle y engager tout son charme.

Ce goût pour les pierres compléta le caractère féerique de ses exploits. Chez les Celtes, chacun sait que les menhirs, les mégalithes et les dolmens sont hantés par les magiciens, les lutins, les sorcières, tout le peuple des ombres, des brumes ou de l'azur.

Extrait de la publication

— Mon beau Seamus, soulève cette pierre…

En l'espace de quelques années, mon frère avait développé une énergie propre à la construction de la grande pyramide, pour le seul plaisir des demoiselles. Qu'on n'aille pas croire pour autant qu'il était moqué. Car ses démonstrations de force s'accompagnaient d'un sourire si enjôleur, et la grande douceur de ses manières contrastait tant avec cette énergie surnaturelle, qu'il plaisait, malgré la persistance de son état d'enfant.

Les manières séductrices d'un gentil farfadet, la force d'un géant. Ce qui me surprenait le plus chez lui, en dehors de ses capacités physiques, était sa passion pour les filles. Nous, les frères O'Mahoney, n'étions pas tout à fait des moines. Mais nous flirtions comme il se devait, sans excessive passion, parce que c'était bien beau les amours, mais nos champs ne se labouraient pas seuls, les bêtes ne se soignaient pas par l'opération du Saint-Esprit, et les vaches ne poussaient pas la complaisance jusqu'à se traire elles-mêmes. La vie paysanne, à cette époque moins encore que maintenant, ne prêtait pas aux distractions. Si on trouvait une fille, c'était souvent pour se marier, et une fois qu'on était en couple, on avait des enfants. Voilà pour le romantisme.

Extrait de la publication

Seamus était différent, et bien que nous attribuâmes sa curieuse lubie aux lacunes de sa cervelle, le spectacle était intrigant. Que les lectrices veuillent bien me pardonner cette comparaison, mais il existe un arbre qu'on nomme arbre à papillons, parce qu'il attire ces derniers ; mon petit frère faisait un bel arbre à papillons, et autour de lui voletaient des nuées de jupes colorées. À nous en donner le tournis. Il arrivait que dans les rangs de ces demoiselles, quelques rivales en vinssent à se crêper le chignon, mais dans l'ensemble et il y avait là grand prodige, cette situation explosive déclenchait peu de rixes.

Seamus distribuait son temps.

La jalousie me faisait me demander ce qui pouvait bien retenir ces filles, une fois que Seamus avait montré sa force, et après qu'on avait admiré son visage et le sourire qui l'illuminait. Parce que mon frère n'avait tout de même que l'esprit d'un petit garçon. Je n'avais pas encore compris que c'était un des ingrédients de l'enchantement. Avec Seamus, les filles étaient sûres de n'être pas flouées ou raillées.

Mes parents prenaient les événements en mauvaise part ; ce fils allait déchaîner toutes les rancœurs du pays contre les O'Mahoney, et puis, selon mon père,

Extrait de la publication

il eût été difficile, en courant la Grande-Bretagne et ses colonies, de trouver plus feignant que Seamus. Il ne faisait rien à l'école, soit, le Seigneur l'avait voulu ainsi. Mais alors qu'il était costaud comme un bœuf, monsieur le dandy rechignait à porter des bidons de lait, acceptant comme une faveur spéciale faite à la famille de passer en bandoulière le sac à grains, le temps d'en jeter quelques poignées dans les sillons. Une nuit, je devais avoir quinze ans, alors que je m'étais levé je surpris une conversation à travers la porte de la chambre de mes parents.

— Tire-au-flanc et coureur. Il va finir comme un de ces hommes… un de ces hommes qui vivent des femmes, euh, tu vois, disait mon père d'un ton sinistre.

— Oh, non, il est beaucoup trop simplet pour ça, Dieu merci, et gentil, beaucoup trop gentil, répondit ma mère, tout aussi sérieuse.

J'éclatai de rire et me précipitai dans la chambre que je partageais avec Seamus, en entendant mon père se lever.

Mes frères et sœurs se marièrent tous, et quittèrent la ferme. J'y restai, avec mon petit frère et mes parents. Ceux-ci avaient besoin d'aide et puis je ne me faisais pas à l'idée de me séparer de Seamus, qui eût été en mal de tenir seul un foyer.

Extrait de la publication

Un matin, assis au bord de la rivière, nous eûmes une conversation.
— Pour me marier, me dit-il avec son habituelle innocence, d'abord il faudrait que je reste avec une seule fille. Très, très dur. Ouhlàlà. Et puis il faudrait que je travaille. Je peux pas laisser une fille gagner le pain pour nous deux. Ça serait égoïste.
— N'est-ce pas…
— J'ai raison, hein ? D'un autre côté, on peut pas me demander de travailler, quand même.
— Sûr. Tu risquerais de te fatiguer.
Seamus écarquilla les yeux et me posa sur l'épaule une main solennelle.
— Erwan, c'est exactement comme je vois les choses. Ça serait fatigant.
— … de se fatiguer.
— Exactement, mon cher Erwan.
Le « mon cher » était pour lui la façon la plus extrême de marquer la pompe et le cérémonieux.

L'avantage certain qu'a l'arbre à papillons sur un individu comme mon frère Seamus, c'est que les charmants insectes volants lui rendant visite n'ont pas de grands frères désireux de lui casser la gueule. En ce début de siècle irlandais on ne plaisantait pas avec la bagatelle et une fille n'était pas libre de ses

fréquentations. Pour bien faire, il fallait que de fréquentations, elle n'en eût pas du tout. Nous vîmes débarquer à la ferme des cohortes de bonshommes vociférants, certains armés de fourches, d'autres de maillets à enfoncer les piquets de clôtures.

Henry Mc Tiernan, lui, nous rendit visite avec un fusil de chasse calibre seize, pour venger l'honneur soi-disant bafoué de sa sœur Lizzy.

Un calibre seize chargé au gros plomb peut raisonnablement être utilisé pour stopper un hippopotame ou un rhinocéros à la course, aussi manifestai-je quelque inquiétude quand le gros Henry, les jambes plantées bien large au milieu de notre cour, commença à brailler :

— Où qu'il est, le satyre ? Arrrh, montre-toi, espèce de triple…

Mon père surgit sur le seuil de la ferme, aussitôt repoussé par notre mère qui se mit à crier plus haut que le coq.

— Mc Tiernan ! Sale vache alcoolique ! Ça ne te suffit plus de faire du scandale dans les pubs ? Tu viens déranger chez eux les honnêtes gens ? Et tu as dans l'idée de détruire nos murs au canon ? Tu te crois à Yellow Ford[1] ?

1. En 1598, à Yellow Ford, une grande bataille voit les comtes O'Neill et O'Donnell écraser l'armée anglaise.

Il me semble que ma mère ne manifesta pas un grand discernement en faisant, en quelque sorte, cette triste suggestion à Henry Mc Tiernan, qui déchargea aussitôt un des deux canons du monstre dans la porte de la remise à cochons, y faisant un trou gros comme un ballon. Il avait heureusement tiré trop haut pour que les porcs fussent touchés.

Ma mère se tut, et le frère outragé reprit son brame.

— Il est où, le pervers ?

Le pervers faisait une des petites siestes qui émaillaient sa journée. Il sortit de la grange en secouant la paille de ses cheveux.

— Qu'est-ce qui se passe ? Oh ! Bonjour, Henry. Tu es tout rouge. Lizzy va bien ?

Autant agiter la muleta sous les cornes du taureau. Je crus voir de la vapeur s'échapper des oreilles de Mc Tiernan.

— Si elle va bien ? Si elle va bien ? Toi, salopard…

Il pointa le fusil sur Seamus, qui ne montra pas d'autre émotion que son inquiétude.

— Elle est malade ?

Mon frère s'avança vers Henry Mc Tiernan, qui leva un peu plus son arme, pointant désormais sur le visage de Seamus. J'assistais à la scène depuis la fenêtre de la chambre ; mes parents, statufiés, s'étaient rencognés dans le chambranle de la porte

Extrait de la publication

d'entrée. Mais mon frère marchait toujours. Quand il arriva à deux mètres du furieux, il tendit les bras.
— Baisse-le, le coup pourrait partir, tu te rends compte ?
Mc Tiernan laissa échapper un sifflement outragé.
— Je suis là pour ça, figure-toi.
— Pour me tirer dessus ?
— Tu as déshonoré Lizzy.
— Hein ? Mais pas du tout ! Je lui ai pas dit un gros mot, j'ai été très poli, on a juste…
— Tais-toi ! Tais-toi ! couina Mc Tiernan.
Les veines ressortaient sur ses tempes comme de vilaines ficelles rouges.
Mon frère bondit et attrapa le canon du gros fusil. C'est là que le coup partit, l'effet de recul projetant en arrière le corps de Seamus. J'avais sauté par la fenêtre avant qu'il eût touché le sol.

Extrait de la publication